

SALIR L'ADVERSAIRE POLITIQUE PAR UN PORTRAIT INSULTANT :
AMBASSADES À BYZANCE DE LIUTPRAND DE CRÉMONE (949 ET 969)

MARIE-GENEVIÈVE GROSSEL
UNIVERSITÉ DE VALENCIENNES ET DU HAINAUT-CAMBRÉSIS
CALHISTE EA 4343

En politique l'insulte n'est jamais gratuite. Et c'est sa répétition qui en fait l'efficacité. De la longue, très longue haine qui opposa à l'Occident la Grèce médiévale,¹ conçue comme l'Orient perfide et plein de stupre, nous connaissons les étapes tragiques, la prise de Constantinople par les Croisés en 1204, puis le lent déclin de la puissance byzantine, devenue étrangère et indifférente à ceux qui s'en proclamaient les proches. Mais bien avant que la détestation ne se concrétise dans le sang et le massacre, d'innombrables écrits avaient mis en scène les Grecs fourbes et efféminés sous les traits non de l'Autre, mais du faux-frère. La plaisante geste retraçant le tout-à-fait fictif voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople savait déjà sous les traits comiques pointer les divergences essentielles. Très vite, critiques et griefs devinrent plus virulents, transformant les insinuations en vérités indiscutables. Car on glisse sans même sans rendre compte de la caricature et de la dénonciation des défauts à la conviction qu'il faut traiter comme ils le méritent ceux dont on a peu à peu tracé l'image négative, ceux qu'on a changés en ennemis irréductibles en les chargeant de défauts inexpiables.

Dans la construction de ce portrait insultant, l'évêque de Crémone Liutprand, parti comme ambassadeur en 949, puis en 969 à Byzance, représente un important jalon². Je résumerai d'abord rapidement les conditions politiques qui déterminèrent son office et expliquent l'échec qu'il connut. Mais expliquent non moins son échec le caractère du Lombard et l'idée qu'il se faisait de sa fonction, en accord avec l'idéologie des milieux où il vivait. En ce sens, la diatribe furieuse et ironique que développe son récit n'est pas seulement la preuve de son caractère vindicatif, voire d'un certain complexe d'infériorité vis-à-vis des splendeurs orientales. Elle est aussi, elle est même plutôt une parfaite petite machine de guerre, destinée à discréditer l'adversaire dont on devine qu'il va endosser l'entière responsabilité de la rupture. Tout est fait alors pour transformer le lecteur en complice, ridicule, dérision, pathétique, indignation ne constituant jamais une rhétorique gratuite.

Mais tout d'abord voici quelques points de repère historiques. En 949, Liutprand, avait quitté le service du roi légitime d'Italie, Hugues d'Arles, pour se ranger aux côtés de son puissant ennemi, le marquis Bérenger.

Hugues d'Arles, en effet, avait échoué dans sa tentative de mettre la main sur Rome, alors tenue par une puissante famille byzantine, les Théophylacte. Ces derniers étaient également maîtres de la papauté, puisque le pape Jean XII sortait de leurs rangs. Hugues avait tenté d'affermir son pouvoir en donnant pour épouse à son fils Lothaire la princesse Adelheid de Bourgogne et en

1 Cet article fait suite à une précédente réflexion sur « Les modalités et expressions de la haine contre les Grecs dans les écrits autour de la quatrième croisade », parue dans *Les Discours de la Haine, Récits et figures de la passion dans la cité*, éd. Marc Deleplace, Septentrion, 2009, p. 89-99.

2 Texte dans M.P. Chiesa, *Antapodosis et Ambassade à Byzance*, Corpus Christianorum, Continuatio mediævalis, CVI, Turnhout, Brepols, 1998. Les traductions sont généralement celles de Joël Schnapp, *Ambassades à Byzance*, éditions Anarchasis, 2004. Mais j'ai consulté aussi celle de Gustave Schlumberger, *Un empereur byzantin au dixième siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, Firmin Didot, 1890.

mariant sa fille Berthe à Romain II, *porphyrogénète* et donc futur *basileus*. Mais Bérenger, en pleine montée de sa puissance, imposa à Hugues d'Arles de démissionner au profit de son fils Lothaire qui, selon les termes mêmes de Liutprand, « n'avait de roi que le nom »³. Bérenger domina dès lors l'Italie.

En 949, Bérenger envoya Liutprand en ambassade auprès du *basileus*. À Byzance pendant longtemps, l'amiral Romain Lécapène avait exercé le pouvoir en lieu et place du véritable *basileus*, Constantin VII. Puis Lécapène mort, Constantin avait retrouvé son trône et Liutprand, qui venait lui demander de reconnaître Bérenger, devait aussi rassurer le *basileus* sur le sort de Lothaire, car Romain II, fils de Constantin, était le beau-frère de Lothaire, par son épouse Berthe.

Cette ambassade où le Lombard fut magnifiquement accueilli avait été une réussite.

Mais vingt ans plus tard, les conditions avaient bien changé ! Berthe était morte et Romain II s'était remarié avec la très belle et très intrigante Théophano. Le pape Jean XII, pour se protéger de Bérenger, avait fait appel à Otton I^{er}, empereur d'Allemagne. Otton, qui s'estimait l'unique successeur de Charlemagne, rêvait depuis longtemps de l'Italie. À la mort de Lothaire, Bérenger se fit couronner roi d'Italie et, pour plus de sécurité, jeta en prison la reine veuve Adelheid. Otton alors entra en Italie, délivra et épousa Adelheid. Liutprand, brouillé avec Bérenger, devint conseiller d'Otton. Bientôt vainqueur des Hongrois et désormais père d'un héritier, le prince germanique reprit le chemin de l'Italie, enleva Rome de force, déposa le pape Jean XII qu'il remplaça par l'un de ses hommes et se fit couronner empereur. Il pensait dès lors à se rendre seul maître de l'Italie.

Byzance ne pouvait avoir vu se dérouler de tels événements sans se sentir gravement lésée. Les *basileis* considéraient que l'Italie entière était de leur héritage, à eux, légitimes descendants des empereurs romains. Si le Nord de la péninsule leur avait échappé depuis longtemps, le Sud, de tradition, de religion, de langue, était grec. D'autre part, le jeune empereur Romain venait de mourir laissant Théophano avec deux très jeunes fils, les héritiers légitimes. Mais Théophano ne pouvait seule exercer la régence dans un empire menacé de tous les côtés, par les Musulmans en Syrie, par les Bulgares naguère, par les Russes bientôt, et à présent par les Germaniques derrière Otton. Théophano avait donc épousé Nicéphore Phocas, un général qui venait de reprendre la Crète aux pirates mauresques et marchait de victoire en victoire en Syrie. Nicéphore était *co-basileus* pour les deux petits princes héritiers ; en réalité, il avait les pleins pouvoirs. Liutprand qui avait été jadis reçu par le fastueux, mais mou Constantin VII, le fut cette fois par Nicéphore, un rude soldat qui passait ses loisirs dans un mysticisme austère, caressant le rêve de se retirer au Mont Athos, auprès de son oncle très aimé, Michel Maleïnos.

Mais tout religieux qu'il fût, Nicéphore était aussi persuadé que le seul empire véritable était celui de Byzance et il se montrait des plus jaloux de ses prérogatives. Il semble en outre qu'un premier négociateur venu de Venise eût outrepassé ses instructions et laissé entendre au *basileus* qu'Otton se plierait à ses exigences. C'est alors que Liutprand, qui parlait grec et se jugeait un ambassadeur hors pair, obtint d'Otton I^{er} d'être mandé à Byzance pour y négocier le mariage du futur Otton II, avec une princesse porphyrogénète et cela, au moment précis où Byzance était remplie d'indignation contre ce *barbare* qui, malgré les promesses du précédent messenger, avait osé affermir sa mainmise sur des principautés italiennes traditionnellement vassales de Byzance et assiégé, d'ailleurs en vain, Bari.

Liutprand a sans doute écrit le récit de son ambassade à Byzance, une fois qu'il était de retour en Italie, rien ne laisse supposer qu'il s'agisse là d'un journal tenu au jour le jour, même s'il faut imaginer des notes prises à la suite des entrevues, destinées à rendre compte à son impérial destinataire des péripéties liées à ses rencontres avec le *basileus*. Nous avons donc entre les mains un texte qui fut soigneusement agencé et argumenté. Les portraits et les discussions y sont judicieusement répartis.

³ *Ambassades...* p. 34.

Fort de sa première expérience, Liutprand s'attendait à une grande réception avec les honneurs ; il allait être cruellement déçu. Après un voyage rapide et dénué de périls, l'ambassadeur et sa suite se présentèrent début juin 969 pour entrer dans Constantinople par la Porte Dorée. Il leur fut interdit de la passer, les gardes contraignirent le petit groupe à attendre, immobiles sur leurs chevaux, sous une pluie battante, durant cinq grandes heures. Cela relevait à la fois de l'affront envers l'empereur qui les envoyait, et d'une grossièreté notoire. La narration de cet épisode, empreinte d'un pathétique qui ira s'accroissant au fil des avanies, met en branle la déconstruction de l'image traditionnelle d'une cour byzantine assujettie à un appareil et une politesse protocolaires qui en faisaient la glorieuse réputation. Pour finir, on donna l'ordre aux Italiens de quitter leur monture et il leur fallut gagner à pied – chose inconcevable! – leur lointaine demeure. Cette dernière avait été choisie pour être la plus malcommode qu'on le pouvait : impossible à chauffer par les nuits froides, à rafraîchir par les jours caniculaires, ouverte à tous les vents, elle était dénuée du moindre confort, principalement on n'y obtenait de l'eau qu'en se la faisant apporter, fort cher. Mais surtout Liutprand s'y trouva soumis à une surveillance étroite qui ne se relâcha jamais pendant les dures cent vingt journées qu'il allait devoir y passer, il ne pouvait ni sortir ni recevoir.

Il faut rappeler que l'empereur Otton avait sans nul doute chargé son homme de confiance d'observer avec la plus grande attention ce qu'il en était de la situation politique de la ville de Byzance, des forces militaires dont disposaient les Grecs, de la popularité de Nicéphore. L'évêque s'était porté volontaire pour cette mission, étant un chaud partisan d'une paix assise sur un mariage. Il avait conservé dans la ville des connaissances et il avait l'intention de vérifier auprès d'elles si le *basileus*, contre la rigueur duquel la population était très montée, était vraiment capable de mobiliser une forte armée tandis qu'il était occupé sur deux autres fronts. En bref, notre ambassadeur était aussi un espion et les Byzantins le traitèrent exactement comme tel : tout fut fait pour montrer qu'il était le malvenu et que ses hôtes avaient sur lui un pouvoir absolu.

Convoqué au palais le lendemain, il dut à nouveau gagner à pied la ville à travers une foule hostile et cela, alors qu'une tempête épouvantable venait de transformer les rues en fondrières. Au bout du chemin, il ne se trouva pas face à Nicéphore Phocas, mais à Léon, son frère, le grand Logothète. L'entrevue ne dépassa pas les préliminaires, puisqu'on s'y arrêta au titre de celui qui avait envoyé la lettre dont était chargé Liutprand, empereur selon l'intitulé, simple ῥήξ, autrement dit *roitelet barbare* pour le Byzantin. Ce dernier, dans son arrogance, refusa de lire lui-même la missive, dédaigneusement transmise à un interprète de sa suite, quoiqu'elle eût été sans doute écrite en grec. Liutprand ne manque pas d'épingler la visible servilité de ce truchement « faussement humble », il le compare au roseau cassé perçant la main de qui s'y appuie⁴. Cette citation d'Isaïe⁵ ravale Byzance à l'Égypte scripturaire, fixant ainsi cette première rencontre sous le signe maudit du Pharaon biblique, prototype du despote oriental.

Ce fut le lendemain que Liutprand vit pour la première fois Nicéphore. Il en trace un portrait qui relève de la caricature. Les *Chroniques* grecques nous permettent de connaître assez bien l'apparence du général byzantin : de courte taille, il avait un teint très sombre accordé à sa noire chevelure, il était d'une force peu commune, quoique ventripotent. Liutprand en brosse une image beaucoup moins honorable dont la première phrase donne la tonalité :

C'est un homme assez monstrueux...

Il s'agit d'une litote...

[C'est] une sorte de pygmée, avec une fort grosse tête, de tout petits yeux, des yeux de taupe, son cou a l'épaisseur d'un doigt, ce qui le rend très laid, ses cheveux longs, épais, le font assez bien ressembler à un porc, il est noir de peau comme un nègre, tellement qu'on n'aimerait pas le rencontrer en pleine nuit, il a une large

4 P. 47.

5 Isaïe, 36, 6.

panse, des fesses décharnées, ses cuisses sont démesurément longues par rapport à sa petite taille, ses jambes sont trop courtes, ses pieds et ses talons sont difformes.⁶

L'outrance est, bien sûr, le trait dominant de ce blason dévalorisateur où perce un plaisir vindicatif. Car la laideur n'est pas la cause première de l'hostilité qu'on voue à son adversaire. Ce Nicéphore est ridicule, c'est un ennemi dérisoire, en qui tout est difformité, yeux et taille trop petits, ventre et tête trop gros, il est tout entier disharmonieux, gras par-devant, maigre par-derrière, comme bâti « de bric et de broc », une expression que Liutprand emploiera justement pour parler des armées byzantines⁷. Mais Nicéphore est aussi inquiétant, en sa révélatrice noirceur. Il est symboliquement bestialisé par la référence à la taupe, animal aveugle, voué à la nuit, que les *Bestiaires* cantonnent à l'ingestion d'un seul élément, le plus matériel, la terre, et par la référence au porc, un porc médiéval couvert de poils, traditionnelle incarnation de la crasse et de la luxure.

Ce portrait appelle aussitôt, en un diptyque tout nourri d'anaphores, celui des grands, des beaux souverains germaniques, opposés à ce misérable gnome noiraud de l'Orient :

Quel contraste avec vous, ô mon noble empereur, ô ma chère impératrice !

car le couple du Saint Empire germanique et depuis peu romain se caractérise par sa beauté, sa puissance, sa douceur, ses vertus.

Nicéphore n'aura droit qu'à une autre description, un rapide croquis, encore plus méprisant, l'évêque voit arriver le général monté sur un étalon fougueux et écumant :

Il m'offrit une occasion de rire de tout mon saoul : lui si petit montait un grand cheval qui ruait et mordait sa bride. En mon for intérieur, je me représentai une de ces poupées que vos esclaves attachent sur le poulain quand ils le lâchent sans bride pour qu'il suive sa mère qui va devant. (p. 65)

Pour sa seule petite taille, Nicéphore se métamorphose devant l'auditeur-lecteur en un mannequin, un piètre cavalier donc, ce que ce général aux cent victoires n'était certainement pas. Mais il s'agit précisément de lui dénuer toute valeur militaire.

Le plus souvent, le trait ressemble à un coup de griffes rapide, mais choisi pour sa pertinence cruelle : le petit *basileus*, s'avançant avec lenteur au milieu de la presse de la *προέλευσις* [procession], est un « monstre qui semble ramper » ; ou encore, lors de leur dernière entrevue, quand, à bout de patience, Liutprand lui prédit la défaite absolue devant les troupes teutoniques, Nicéphore furieux « se gonfle comme un crapaud ».⁸ Prudent, Liutprand réserve ses envolées burlesques à sa solitude retrouvée. Ce fut sans doute de retour chez lui, après la *proeleusis*, et non durant la cérémonie, qu'il composa ces vers vengeurs, très probablement en se les chantant sur la mélodie de l'hymne de louanges adressé à Nicéphore qui l'avait particulièrement exaspéré :

Voici venir l'étoile du matin,
Eôs se lève dont le regard
reflète les rayons du soleil,
Pâle mort des Sarrasins,
Nicéphore le prince [μῆδων].
Vive de longues années notre Prince !
O peuples, adorez-le,
courbez la tête devant sa vaillance !

Viens, charbon éteint, noiraud [μέλας]
qui marche comme une vieille femme
avec ton visage de satyre
Viens, rustaud, rôdeur des bois,
Homme aux pieds de bouc
cornu, moitié homme moitié bête,
rustre indocile, barbare, vilain, rebelle
Cappadocien !

Depuis longtemps les historiens ont mis en doute les paroles de l'hymne que Liutprand cite de mémoire – à moins qu'il n'ait pas tout exactement compris... En effet, l'évêque étale ici sa culture classique, nommant l'étoile du matin de son appellatif homérique, donnant à Nicéphore un

6 G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 609 (voir aussi Schnapp, p. 47).

7 P. 70.

8 P. 74.

bien beau surnom « Pâle mort des Sarrasins » qui n'est en réalité qu'un calque d'Horace⁹, assénant en clausule son *cappadocien*, emblème antique du perfide, travestissant le mot grec sur deux notes de μέδων [prince] en μέλας [noiraud], entremêlant de réalités plus occidentales que byzantines son propos (*vilain, rustaud*) et de réminiscences scripturaires: ce satyre ne vient-il pas de Jérôme, narrant la visite d'Antoine à Paul l'Ermitte, figure toute prête à devenir celle-là même du Diable?

Ces vers sans grâce véritable et dénués de toute aménité, nul Byzantin jamais ne les a entendus, non plus bien évidemment que Nicéphore. Ils n'ont donc ici qu'un seul rôle: nouer une complicité entre le narrateur et son public, partager le plaisir de livrer à la dérision celui pour lequel on éprouve une identique aversion. Rome contre la Grèce, pourrait-on dire et Liutprand ne se privera pas de rappeler l'adage fameux: *Timeo Danaos et dona ferentes*, lorsque, citant Virgile, il appelle les Grecs *danéens*.¹⁰ Cette parodie est donc moins anodine qu'elle ne le paraît, ces vers ne sont pas la « scie » que l'on invente pour calmer une exaspération, mais ils participent bien à leur manière de la grande revendication ottonienne: la vraie Rome, antique et chrétienne, n'a rien à voir avec ces Grecs dégénérés qui n'ont gardé de leurs ancêtres que les pires de leurs vices.

Les portraits sont des pauses dans le récit, des sortes de petits morceaux d'anthologie que l'on savourera entre doctes gourmets. Ils soulignent à l'envi que le mépris dont les Byzantins accablaient les *barbares*, prétendus grossiers et incultes, était tout à fait réciproque. Il est intéressant de noter qu'ils appellent à la rescousse Virgile (geste ottonienne et *Éneïde* ont grandeur liée), Horace et Juvénal (c'est nouer cette fois satire et politique): tout un programme d'annexion culturelle, que la cour ottonienne, après celle de Charlemagne, poursuit d'enthousiasme. Les portraits utilisent le rire cruel comme arme. Mais c'est à la narration des discours que Liutprand confie la tâche d'argumenter ce qui fonde ces portraits insultants. Cochon, taupe, mannequin, crapaud sont des emblèmes et les défauts qu'ils désignent, le discours les développe à sa façon dynamique.

Durant les cent vingt jours qu'il passe à Byzance, Liutprand est reçu à la cour pas moins de neuf fois, dont six par le *basileus* lui-même. Presque toutes ces entrevues développent, en un dialogue irrité et véhément, les arguments que les antagonistes se renvoient. L'ordre en est immuable: le *basileus* attaque, Liutprand répond. Le plus souvent, il parle donc le dernier, et tout son art vise à nous suggérer que c'est aussi parce qu'il a « le dernier mot ».

Nicéphore commence par la politique, la mainmise d'Otton sur Rome avec les représailles sanglantes contre les opposants, la soumission de principautés relevant de Byzance. On notera que Liutprand termine également sur ce même point. Qu'il ait ou non compris au fil des péripéties ce qui faisait le fond inexpiable de l'opposition des deux empereurs ou qu'il reconstruise son récit après les événements pour assurer sa défense, il a poli ses arguments: Rome est au fond une cité de brigands et de voleurs. En ce sens, il est juste que les *basileis* se proclament *romains*; descendants d'un adultère, fratricide, chef de bandits, fondateur d'un repaire de crapules, voilà d'où viennent les Romains:

Voilà la noblesse dont sont issus ceux que vous appelez κοσμοκράτορες, c'est-à-dire empereurs.(p. 56)

La Rome byzantine, Celle qu'Otton a enlevée d'assaut et faite sienne, était devenue le domaine des efféminés et des prostituées. Nous sommes dans l'insulte, car Liutprand vise ici la famille toute grecque des Théophylacte. Et il y a bien du défi à lancer à la face de Nicéphore que, s'il n'est pas intervenu pour protéger l'Église de Rome en grave péril, c'était pure négligence. Il n'est pas moins méprisant pour son interlocuteur de lui soutenir que l'Apulie, objet du litige entre les deux empereurs:

⁹ *Odes* I, 4, 13.

¹⁰ P. 70.

appartient en réalité au Royaume d'Italie comme le montrent ses habitants et la langue qu'ils parlent.(p. 51)

Aussi bien Liutprand que Nicéphore savaient que cette province était de pure tradition grecque. C'est donc une Rome renouvelée dont Otton sera désormais l'empereur, une Rome régénérée ; face aux Grecs vieilliss, usés, les *barbares* revendiquent haut et fort leur jeune valeur :

Nous autres Lombards, Saxons, Francs, Lotharingiens, Bavaois, Suèves et Burgondes, [...] nous n'utilisons pas d'autres insultes que « romains » en incluant dans ce nom tout ce qui a trait à l'ignominie, la lâcheté, l'avarice la luxure, [le] mensonge.(p. 56)

Tout est obsolète en cette Byzance déchuée qui se croit l'image d'un empire éternel, Liutprand tourne en dérision les insignes impériaux que revêt Nicéphore, conçus pour un autre que lui, dans lesquels ce nabot flotte littéralement, les tuniques revêtues par les nobles sont lisses à force d'usage et, lorsqu'il se retourne une dernière fois sur Byzance qu'il quitte enfin, Liutprand fulmine ces dernières insultes en guise de malédiction :

[...] je quittai cette cité, jadis opulente et florissante entre toutes, désormais famélique, parjure, menteuse, fourbe, voleuse, cupide, avare et vaniteuse.(p. 93)

Il n'y manque qu'une épithète, celle de stupide. Elle trouve à se concrétiser en d'autres passages. Liutprand se gausse durement de la présence au festin du vieux Bardas Phocas, père de l'empereur, alors nonagénaire, mais auquel le Lombard attribue généreusement « cent cinquante ans » et il tourne en dérision les vœux de bonne santé adressés par l'assistance à ce « cadavre ambulante », quand tous savent qu'ils sont irréalisables et que le vieillard qui s'en réjouit est encore plus bête que les autres :

Croyez-moi, appeler viril un impuissant, sage un imbécile, grand un petit, blanc un noir, saint un pécheur, ce n'est pas une louange mais une insulte. (p. 68)

À rebours, les insultes de Liutprand, attirant antithétiquement l'attention sur la noirceur, le parjure, la sottise et la petite taille de Nicéphore, sont la vérité, ici vraiment bonne à dire !

Les lecteurs modernes penseront volontiers que l'opposition irréductible entre les deux interlocuteurs reposait avant tout sur une lutte pour l'hégémonie. Pour Liutprand, reflet des conceptions de son temps, il faut être digne du pouvoir pour le posséder légitimement. Nous sommes dans le *droit* et le *tort*. D'un côté, le *basileus* s'estimait empereur et prêtre.¹¹ De l'autre, Otton laissait au pape sa suprématie religieuse, mais il s'était déjà engagé dans la querelle interminable entre sacerdoce et empire et pensait que c'était de son rôle de désigner et faire élire comme chefs d'Église des hommes entièrement soumis à son pouvoir. Significativement ce n'est pas à Nicéphore que Liutprand confie la discussion sur la religion, mais à Polyeucte, le patriarche de Constantinople, qu'il ne nomme d'ailleurs pas, le cantonnant à l'anonymat au milieu d'autres évêques, ce qui en dit long sur ce qu'il pensait du rang réclamé par le patriarcat byzantin.

Les Byzantins étaient fiers de leur subtilité théologique. Liutprand, parfaitement informé de cette prétention, commence par affirmer que :

[...] le patriarche me proposa plusieurs questions sur les saintes Écritures, je les résolus élégamment par la grâce du Saint-Esprit qui m'inspirait. (p. 62)

Comme Nicéphore, le patriarche, lorsqu'il a le dessous, recourt à la raillerie. Il demande à Liutprand de lui donner la liste des synodes et conciles qui ont fondé le dogme. Liutprand, prudent, énumère ceux qu'admettent les deux branches de la religion (à l'époque encore simplement divergentes et non séparées). C'est l'occasion pour le patriarche de dévoiler son piège en riant outrageusement :

« Ha, ha ! hé, hé ! tu as oublié de parler [du concile] de Saxe ! Mais si tu me demandes pourquoi nos livres ne le mentionnent pas, je te dirai qu'il est trop grossier et qu'il n'a pas encore pu arriver jusqu'à nous ». (p. 63)

11 Gilbert Dagron, *Empereur et prêtre, étude sur le « césaropapisme » byzantin*, NRF Gallimard, Bibliothèque des histoires, 1996.

Il en faut davantage pour démonter Liutprand qui riposte aussitôt par un discours des plus insultants :

Je lui répondis aussitôt : « Le membre touché par la maladie, il faut le brûler au fer. Toutes les hérésies sont venues de chez vous, chez nous, les Occidentaux, nous les avons asphyxiées et éliminées. »

Affirmation qu'il appuie sur deux exemples, particulièrement désagréables aux oreilles de son auditoire de religieux :

Le clerc de Rome, devenu par la suite le pape universel Grégoire, que vous avez appelé *Dialogus*, libéra le patriarche de Constantinople Eutychès d'une hérésie de ce genre.

A l'antithèse Rome/Constantinople se juxtapose celle de l'orthodoxie occidentale et de l'hérésie orientale (le monophysisme d'Eutychès) et le raisonnement se ferme par l'imparable argument que les Byzantins eux-mêmes ont dû reconnaître leur erreur devant la théologie infaillible de celui qu'ils ont nommé fort justement *Dialogus*. En revanche, le Patriarche devait considérer comme une véritable injure le titre « pape universel » que son Église refusait catégoriquement et qui lui déniait sa suprématie personnelle. Le second exemple est encore plus méprisant puisque c'est un simple « Évêque de Pavie » – en réalité, Ennode, d'ailleurs béatifié – qui vient réprimer une autre hérésie byzantine (en fait, toujours le monophysisme), rappel assez cuisant d'un premier schisme qui dura trente-cinq ans avant que le *basileus* Justin ne se soumit au Pape (en 519). Au Patriarche le récit de Liutprand ne donne pas un droit de réponse, puisqu'il a, là encore, le « dernier mot ». Il est évident que cette justification religieuse concourt au but de l'écrivain et s'adresse aux lecteurs. Elle rejoint d'ailleurs l'image très négative que *l'Ambassade à Byzance* nous brosse des rites grecs.

Liutprand note avec une évidente mauvaise humeur que, chaque fois que Nicéphore en avait assez de sa conversation, il lui apprenait que la discussion était provisoirement suspendue en raison d'une cérémonie religieuse qui allait se dérouler. Il est clair que Nicéphore choisissait sciemment les moments où il recevrait l'ambassadeur, en ne lui concédant qu'un temps des plus limités pour s'exprimer. Notre évêque en conçoit une certaine aigreur bien sensible dans la description qu'il fait des solennités religieuses « à la grecque ».

A Byzance, selon lui, on en oublierait presque qu'il s'agit d'honorer Dieu tant la foule semble n'être massée là que pour acclamer son *basileus* qui passe, foule d'ailleurs ramassée dans les classes les plus viles :

Lors de cette solennité se réunit une immense foule de marchands et de gens de basse extraction pour accueillir et glorifier Nicéphore [...] Comble du ridicule, la majorité des gens venus glorifier l'Empereur avaient les pieds nus. (p 52)

Autant dire qu'il s'agit d'un spectacle misérable, non d'une ferveur authentique, Liutprand refusant de concevoir que l'empereur grec *représente* aux yeux des Byzantins Dieu sur la terre et que « l'adoration » qu'on lui manifeste est distincte de la foi. Il se refuse tout autant à reconnaître que les gens vont pieds nus pour manifester leur humilité en ce jour particulier de Pentecôte, bien que la réflexion incidente qui suit révèle qu'il le savait parfaitement :

Je crois même qu'ils pensaient ainsi donner encore plus de grandeur à cette sainte *proeleusis*.

et l'emploi du mot grec ne fait sans doute qu'accentuer le mépris qu'a l'évêque pour ces rites ostentatoires, qu'au fond de lui, il estime surfaits et hypocrites. Tout d'ailleurs lui déplait : la décoration des rues, « grossière » avec ses javelots et boucliers, comme les cantiques, selon lui les *psalteis* ne chantent pas, ils *crient*, et la traduction qui suit le terme grec : « psalteis, c'est-à-dire chanteurs », semble imposer les guillemets révélateurs ! Ailleurs, il décrira les chants de la liturgie orthodoxe comme un « marmonnement plaintif ». ¹² En bref, la splendeur hiératique des rites orientaux ne l'a

12 P. 61.

nullement séduit, tout comme la lecture imposée d'un sermon de Jean Chrysostome au milieu des banquets dont il précise qu'ils suivent *un cours assez obscène et honteux à la manière des ivrognes*.¹³ Quant au clergé grec, il fait l'objet dans notre texte d'une condamnation sans appel ; sans exception, les évêques sont riches, pingres et sans charité. On ne peut leur demander l'hospitalité due, car ce sont des *caupones*, des aubergistes, qui se font chèrement rétribuer. Ils sont aussi – chose horrible pour le Lombard – souvent des *capones*, autrement dit des eunuques. Cette coutume orientale paraît à Liutprand monstrueuse et il ne peut concevoir que l'eunuque « qui n'est pas un homme », sans réussir pour autant à être une femme, manifestera vertu religieuse, si telle est sa fonction, ou courage militaire, s'il se trouve à commander les armées, ce qui paraît à notre auteur le comble du risible. *Capones* et *caupones* sont certainement les pires insultes qu'il ait pu en l'occurrence trouver.

En parfait accord avec cette religiosité de façade où *verba* et *res* sont bien distingués, Nicéphore, qui se veut si exact à remplir ses obligations religieuses, n'est rien d'autre qu'un adultère et ce que bientôt l'Occident appellera un *félon*¹⁴ : il a épousé sa commère Théophano ; et les derniers mots du portrait de Nicéphore sont bien l'évocation des deux petits *basileis* légitimes, les enfants du défunt Romain II :

Sur sa gauche étaient assis, non sur le même rang, mais loin derrière, deux petits empereurs qui furent jadis ses seigneurs et étaient désormais ses sujets. (p. 48)

Cet imposteur qu'est Nicéphore ne se maintient au pouvoir que par l'utilisation continuelle de la fourberie. Le *basileus* a pris soin d'avertir l'évêque de la présence à sa cour d'ambassadeurs venus du parti des ennemis d'Otton. On avait abouti à un accord et ils devaient ramener à Byzance une armée de sept mille hommes pour les mener, de conserve avec les Grecs, contre Otton en Italie du Sud. Mais Nicéphore, qui recevait un jour Liutprand et l'autre, ses adversaires, n'était sûr ni des uns ni des autres... Et il avait adjoint à Adalbert, le propre fils de Bérenger, un « esclave » de sa cour, chargé ou bien de collecter l'armée et l'argent ou bien, en cas de défaillance, de livrer Adalbert à Otton de la part du *basileus*...

Quel guerrier, quelle loyauté ! Il brûle de trahir celui pour qui il arme un défenseur, il arme un défenseur qu'il brûle de perdre, il ne fait confiance à aucun des deux et trahit la confiance de l'un comme de l'autre... mais passons, il agit selon la mode grecque. (p. 70)

Dans sa charge haineuse, Liutprand lui impute même la responsabilité de la disette régnant à Byzance : Nicéphore aurait accaparé les grains pour les faire renchérir. Derrière cette accusation assez ridicule, il faut peut-être voir l'écho de rumeurs recueillies parmi une population de plus en plus hostile à un empereur qui les écrasait d'impôts pour financer sa politique de reconquête territoriale, une impopularité attisée par les religieux tenus eux aussi très ferme par un *basileus* qui refusait leur pouvoir dans le pouvoir. Cela laisse entendre que Liutprand n'était pas si isolé qu'il le raconte dans une demeure inaccessible, cela donne enfin avec ce portrait vigoureusement poussé au noir une justification supplémentaire à l'hostilité.

Pourtant ce qui frappe à la lecture de cette ambassade, ce sont bien les liens qui unissent Nicéphore à ses Grecs. Il est évident que l'empereur qu'ils se sont choisi reflète exactement leur méchanceté intrinsèque :

D'après ce seul homme que j'accuse apprenez à les connaître tous. (p. 70)

Nicéphore assied sa force sur l'acceptation de ses sujets, ceux qu'il appelle, comme le souligne dédaigneusement Liutprand, « ses esclaves ». ¹⁵ Ils sont tout aussi grossiers et malappris que leur maître, se délectent de l'horrible vin à la poix, ancêtre du célèbre résiné, de condiments de paysans, ail et oignon, de mets arrosés de l'infect *garum* – sauce à base de boyaux faisandés de poissons – et

13 P. 54.

14 C'est par le parjure et l'adultère que Nicéphore est parvenu au pouvoir, p. 87.

15 P. 67.

noyés dans des flots d'huile. Ils ignorent l'art de la table et mangent sans nappe. Les convenances leur sont également inconnues, ils refusent d'accorder au grand Otton son titre mérité par un couronnement impérial à Rome, mais ils appellent *basileus* un obscur czar bulgare non rasé, vêtu à la barbare et le crâne tondu ! Bien plus, ils asseyent ce rustre à la place d'honneur refusé au Lombard. Outré, Liutprand quitte la salle du banquet, suscitant un scandale épouvantable. De même lorsque convié à la chasse impériale, le Lombard se présente le crâne couvert d'un chaperon, on lui signale aigrement que devant le *basileus*, on n'a droit qu'au voile. Il répond avec morgue que le voile est réservé aux femmes. Et il doit abandonner la chasse. Il est vrai que les onagres que Nicéphore se glorifie de courir ne sont pour notre évêque que de vulgaires ânes sauvages, en tous points semblables aux ânes domestiques de Lombardie, quoiqu'inutiles et méchants. En bref, il est naturel que tant de Grecs s'appellent Michel, eux qui donnent à tous les mots un sens différent de leur sens propre. Car Michel chez eux n'est pas le nom d'un ange, mais le juste reflet de leur nature de diables d'enfer¹⁶.

Nous trouvons donc à Byzance un bel éventail de tares et de vices : grossiers, rustres, menteurs, voleurs, perfides, dénués de tout courage comme de virilité, tels sont les Grecs qui osent s'opposer à Otton et mépriser ceux qu'ils dénomment « barbares ». Ils se trompent pourtant singulièrement en se targuant d'être un peuple subtil et éloquent. Liutprand, après avoir doctement expliqué à Nicéphore qui est le Pô, « le roi des fleuves de l'Italie », ne manquera pas de dévoiler pour ses interlocuteurs aveuglés le sens des prophéties qu'ils s'imaginent percer.

Nul doute que les Byzantins croyaient faire honneur à l'envoyé d'Otton en interprétant la formule sibylline [Λέων καὶ σκίμνος ὁμόδιώξουσιν ὄναγρον] :

Le lion et le lionceau extermineront l'onagre. (p. 77)

comme : « Nicéphore et Otton triompheront des Sarrasins ». Liutprand s'insurge devant cette alliance contre nature de Nicéphore et d'Otton, son empereur. Et il trace, alors qu'il vient de quitter à jamais Nicéphore, parti conquérir Antioche avant de revenir se faire égorger dans son palais, un diptyque en noir et blanc qui nous montre combien désormais il ne pense plus à un mariage, mais à tout autre chose :

[...] le roi des Grecs est chevelu, porte une tunique aux manches larges avec un voile, il est menteur, fourbe, dénué de miséricorde, rusé comme un renard, orgueilleux, faussement humble, pingre, avide ; il mange de l'ail, de l'oignon et du poireau et boit de la piquette. Le roi des Francs au contraire, est bien coiffé, revêt des vêtements qui ne sont pas féminins, il porte le bonnet, il dit la vérité, ne pratique pas la ruse, se montre miséricordieux quand c'est nécessaire et sévère quand il le faut ; il est toujours véritablement humble, n'est jamais pingre et il ne préserve pas son bétail en mangeant de l'ail, de l'oignon et du poireau afin de gagner de l'argent en le vendant au lieu de le manger. (p. 78)

Le lion n'est pas Nicéphore, il est le symbole d'Otton, et le lionceau est tout naturellement le jeune Otton. À eux deux, ils écraseront Nicéphore, cet autre âne sauvage. Voilà le sens de la prophétie et il est indéniable.

Il ressemble en effet à un programme à venir, celui qui détourna la croisade de Jérusalem pour la lancer contre Constantinople.

D'une ambassade ratée, d'une réception vexante, Liutprand s'est inspiré pour construire ce véritable pamphlet où le ricanement calme la brûlure de l'échec. Mais au-delà d'un écrit de circonstance, l'*ambassade à Byzance* a connu le succès parce que l'adversaire politique clairement désigné se révélait sous le jour odieux qui justifie toutes les batailles. Les vices prêtés aux Grecs anciens et nouveaux, répétés à satiété, allaient connaître une très longue existence, celle qui nous fait encore aujourd'hui parler de « querelles byzantines » et trouver dans les livres d'Histoire de nos

16 « Esprit diabolique », p. 99.

enfants si peu de place consacrée à cet empire qui dura tout de même mille ans. « *L'histoire byzantine* est l'opprobre du genre humain, comme l'empire grec était l'opprobre de la terre », écrivait Voltaire¹⁷. On pourrait en dire autant de bien d'autres empires... Retenons simplement que, pour vaincre un adversaire politique, l'insulte et le sarcasme sont des moyens qui n'ont guère vieilli. Dans la lutte contre des idées, une institution, des opinions qu'on ne partage pas, on trouverait encore facilement cette arme perverse, employée victorieusement pour peu qu'elle le soit avec persévérance, visant à convaincre l'indécis que celui qui ne partage pas vos conceptions est aussi, est par conséquent « un sale type ».

17 André Versaille, *Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même*, Paris, 1999, p. 526.